

ARCTURUS

Il faudrait remonter très loin pour trouver les origines de l'amour et de la mort.

L'amour vivait dans une chambre qu'on appelait *la chambre des habits*, où étaient suspendus les robes et les manteaux de ma sœur, tout emplis de leurs parfums auxquels se mêlaient, soit l'hiver, l'odeur épicée des ténèbres et de la terreur, soit l'été, celle du demi-jour que dispensait avaricieusement une lucarne. Cette pièce, sorte d'alcôve, voisinait avec la mienne et conduisait, après un parcours de slalom entre valises, malles et cartons à chapeaux, à la porte du grenier. Cette chambre m'était interdite par mesure de précaution contre les déprédations que je pouvais y commettre, mais j'y pénétrais souvent en fraude pour aller me blottir contre les étoffes, pour les humer et plonger ma tête dans leurs parfums : odeurs de poudre, de lotion, de shampooing (c'est l'odeur de l'été), boîtes de fards, coffrets en forme de coquilles où dormaient de petits peignes. Parfois un cheveu blond restait accroché à une épaule et *je le mangeais*. C'est là que je jouais avec les ceintures, les jupons, les dentelles, avec cette blondeur que les femmes laissent derrière elles, dans la crainte d'être surpris comme si c'était quelque chose de mal.

Là aussi habitait la mort, attirante parce qu'elle avait même domicile. Les bruits nocturnes s'amplifiaient : boiserie qui craque, course rapide d'une souris dans l'escalier, respiration du vent, chocs des volets de la lucarne. Ces bruits (je les identifiais) arrivaient par vagues à travers la cloison, mais la mort s'habillait de cette robe de soie verte qui n'alla qu'une fois au bal, verte comme la feuille, comme l'idée de l'amour, éphémères éclats et sombres yeux que je magnifiais.

Je voisinais avec la mort, faisais bon ménage avec elle, car très tôt je fus documenté sur l'au-delà, pour avoir été le témoin négligé de bien des conversations de mes parents. Dirais-je que, pour me faire oublier, je feignais alors de m'absorber dans mes jeux, disparaissais derrière l'écran d'un livre d'images, semblais me passionner, avec une ardeur et une patience qui eussent dû paraître suspectes, à la construction d'une maison de cubes, jeu d'architecture que l'on m'offrait deux fois l'an, à Noël et le jour de mon anniversaire ?

Ma mère reçut ainsi un jour *le Messager de l'Eternel*. Ainsi, du moins, se présenta un pauvre hère, mal vêtu et mal chaussé, qui finit par avouer qu'il n'avait pas mangé. Il portait *la Bonne Parole Révélée*, zélateur de quelque hérésie comme il en existe tant.

Elle l'avait reçu dans la salle à manger, avait avancé un siège, l'avait laissé déballer ses ouvrages de colportage. Il avait expliqué comment, « dans un siècle sans foi, il convient de penser à son salut, à gagner le ciel ». Comment accéder à la vie éternelle ? demandait-il. C'était si simple ! Pour appuyer ses démonstrations expérimentales, il avait étalé sur le tapis de la table diverses échelles en carton : des bleues, des jaunes, des rouges... Mais, à toutes, il manquait un barreau. Celui qui empruntait la bleue trébuchait sur l'orgueil. Celui qui empruntait la jaune rencontrait la colère. Mais pour se reconnaître et pour s'aider sur terre avant d'être élu, on pouvait, sur le champ, s'appeler Frère, s'appeler Sœur.

Etes-vous ma sœur ? demandait le frère.

Si vous êtes mon frère, je suis votre sœur, lui répondait ma mère.

Mais le frère n'avait pas mangé. Peut-être se contenterait-il de viande, proposait malicieusement ma mère, bien que la viande soit interdite au Royaume du Seigneur et que seul le poisson... Le vin, étant un produit naturel, il en avait beaucoup bu, et même aussi un peu d'alcool, cette eau de vie d'alambic qu'on nous portait de la campagne. Et le *Messenger de l'Eternel* était parti en titubant pour ne plus jamais revenir. En partant, il avait abandonné un livre.

C'était un livre broché, sans valeur, que jamais personne ne lut ni n'eut envie de lire, mais dont je m'emparais à cause de ses illustrations en couleur. On y voyait, après une horrible bataille d'anges, de démons et d'hommes porteurs d'échelles, les élus disparaître dans les hauteurs célestes. Ils habitaient alors une villa rococo dont les balcons et les colonnades en stuc sortaient tout droit de mon jeu d'architecture, et la joyeuse et pure famille s'ébattait sur une pelouse bordée de roses et de glycines et contemplait les ors et les violets d'un immuable ciel d'été.

Ces images aux couleurs violentes dont certaines avaient coulé dans les marges ne s'accordaient que de très loin avec les renseignements plus précis donnés par mon oncle, quand, aux fins des repas dominicaux, lorsque la tarte était découpée, la conversation, enfin, devenait sérieuse.

La mort, c'était le dessert. Ma mère questionnait alors son frère avec une malice mâtinée d'angoisse, sur ce que les *esprits* avaient dévoilé lors de la dernière réunion spirite. Son incrédulité faussement naïve irritait mon oncle en même temps qu'elle l'inclinait à l'indulgence. Mon père, lui, s'intéressait à la question par politesse. Déiste voltairien, il proclamait bien que l'horloge céleste avait eu besoin d'un créateur, et se préparait, tout en nouant sa serviette de table, à attendre toutes les explications. Son *Qui sait ?* était fataliste, résigné et amusé.

Mon oncle, alors, révélait la teneur des révélations dernières de *Papillon*. Oui, on pouvait rire de ce nom volontairement choisi par l'Inconnu lui-même. Mais, sous ce pseudonyme, était-ce Molière, Hugo, Shakespeare, ou bien un condensé des trois, voire même avec une *pointe de Platon* qui, aux quelques élus du Salon de Madame Clocher – la médium s'appelait Clocher (c'était une vieille dame maigre, toujours revêtue de voiles de deuil comme on n'en voit plus aujourd'hui) –, voulaient bien éclairer quelques mystères de l'autre rive? C'était Molière car il était à la fois caustique, triste et sceptique, Hugo parce qu'il venait de dicter plusieurs centaines d'alexandrins qui comblaient les lacunes du poème intitulé *Dieu*. C'était Platon, ou plus précisément un Grec présocratique, car il écrivait ses textes en grec ancien, et mon oncle, seul helléniste du cénacle, avait bien des difficultés à déchiffrer les ligatures. Comment, par ailleurs, ne pas croire aux interventions surnaturelles ? Madame Clocher était incapable de comprendre ce que son crayon avait écrit, elle si bonne, si simple et qui n'avait d'autre diplôme que celui du certificat d'études.

Ainsi, bribes par bribes, j'appris l'existence des forces supra-terrestres, du *Karma*, sorte de pays des limbes où les morts qui eurent trop d'appétits et d'attaches terrestres restent longtemps engourdis dans un temps qui ne passe pas... Les voix baissaient d'un ton, je n'entendais plus. On m'envoyait prendre l'air au jardin...

Trop tard ! J'en savais assez pour peupler ma nuit de fantômes. *Papillon* était parti pour une lointaine constellation, Arcturus peut-être, signe que son assumption était achevée, car tous les êtres, animaux, végétaux (les pierres même), étaient animés par une force ascensionnelle, et tout, dans la nature, devait inéluctablement poursuivre les mêmes métamorphoses.

Un autre esprit, moins dépouillé mais plus assidu aux séances d'évocation, avait annoncé que, pour se purifier, il allait cesser pour un temps ses communications, ayant choisi, pour accélérer par la souffrance son évolution, de s'incarner dans le *corps d'un petit Chinois muet et aveugle qui allait naître*. Tout devait se soumettre à un ordre évolutif, le provoquer, mais se garder de brûler les étapes. Sinon, qu'arrivait-il? Ce qui était advenu à cet homme que nous avons vu dans une baraque de foire. Cet homme était un lion qui avait voulu trop tôt devenir humain. Il n'était que de voir la tristesse de ses yeux au milieu de sa face hirsute pour savoir combien il souffrait. Ainsi aussi de Pomponnette, notre chatte, qui était si intelligente et qui comprenait nos paroles. Oh ! la malheureuse. Elle avait hâté son évolution et compromis son dépouillement *en se suicidant*, oui, *en se suicidant*. Et comment ? Mais en se jetant volontairement sous un camion pour *expier ses crimes*.

– Mais calme-toi, disait ma mère, ne frappe pas si fort sur la table, tu vas casser les assiettes...

– Oui. Pomponnette doit souffrir car elle a commis des crimes...

Mon père s'étouffait silencieusement dans sa serviette dépliée. On lui donnait de grandes claques dans le dos pour l'aider à retrouver sa respiration. Mon oncle, furieux, claquait la porte et disparaissait en sautant sur sa bicyclette.

Mais, le dimanche suivant, nous apprenions qu'avant de partir pour Arcturus, *Papillon* avait placé dans le *gosier* de Madame Clocher un appareil invisible. Il lui suffisait, quand elle entraînait en transes, d'appuyer d'un doigt sur sa gorge pour qu'aussitôt elle se mette à parler avec une voix d'homme. Alors, *Papillon*, à travers l'éther, se mettait à chanter d'une voix de baryton si claire, si forte, que tout le quartier, bien que l'on eût fermé les portes et les fenêtres, pouvait entendre, sur des airs d'opéra, les secrets de la Grande Pyramide. Et comme mon oncle était le seul homme à fréquenter ce cénacle théosophique, il avait malgré lui gagné la réputation d'un excellent chanteur qui aurait pu faire fortune à la Scala de Milan, ce dont il se défendait en haussant les épaules et en regardant les étoiles.

Si, pendant le jour, l'Inconnu gardait les couleurs naïves de la Terre Promise, si, les soirs d'été, quand nous soupions sous l'acacia du jardin (on a posé sur la table des lampes qui attirent les papillons de nuit), le groupe de famille ressemble tout à fait au cercle des *élus* baignés dans la joie du Seigneur, le soir, dans la *chambre des habits*, les fantômes se revêtent de robes. Pour les conjurer, les appeler, les repousser tout à la fois, il faut que la porte de communication de la chambre de mes parents et de la mienne reste ouverte. Je me rassure en écoutant la respiration de leurs sommeils.

Parfois, ils parlaient en rêve, se retournaient dans leur lit, et ces bruits me tranquillisaient. Mais, dans le silence hostile revenu, la terreur me tenait éveillé. Alors, timidement, très timidement, j'appelais d'une voix blanche et ma panique s'amplifiait. L'au-delà entraînait dans ma chambre. Je sentais son souffle sur mes cheveux. Je criais.

Alors mon père, d'une voix lointaine, mais ô combien rassurante, me disait :
– Dors, mon fils, dors. Il fera jour demain...
C'est ainsi qu'au cœur de l'ombre j'ai appris à croire au jour.

(Version remaniée d'une lettre à Jean Tortel, *Manteia*, n°1, 1967)